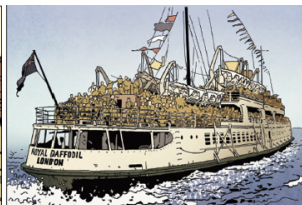


Découvrir *L'Étrange Défaite* dans la BD *Marc Bloch l'historien combattant*



« Témoignage », tel est le titre que Marc Bloch donne à son analyse de la débâcle de 1940. Tableau accablant de cet effondrement militaire et politique, l'ouvrage est publié à titre posthume en 1946 sous le titre *L'Étrange Défaite* ; il devient un ouvrage de référence, l'œuvre de Marc Bloch la plus lue en France. C'est en effet à la fois une source de connaissances majeure sur l'époque, un exposé sur la démarche scientifique de l'historien et un document sur l'engagement citoyen de Marc Bloch ; les titres de chacun des trois chapitres en témoignent : « présentation du témoin », « déposition du vaincu », « examen de conscience d'un Français »

I. Présentation du contexte et du témoin



Document 1

Un témoignage ne vaut que fixé dans sa première fraîcheur et je ne puis me persuader que celui-ci doive être tout à fait inutile. Un jour viendra, tôt ou tard, j'en ai la ferme espérance, où la France verra de nouveau s'épanouir, sur son vieux sol béni déjà de tant de moissons, la liberté de pensée et de jugement. Alors les dossiers cachés s'ouvriront ; les brumes, qu'autour du plus atroce effondrement de notre histoire commencent, dès maintenant, à accumuler tantôt l'ignorance et tantôt la mauvaise foi, se lèveront peu à peu ; et, peut-être les chercheurs occupés à les percer trouveront-ils quelque profit à feuilleter, s'ils le savent découvrir, ce procès-verbal de l'an 1940

Je n'écris pas ici mes souvenirs. Les petites aventures personnelles d'un soldat, parmi beaucoup, important, en ce moment, assez peu et nous avons d'autres soucis que de rechercher le chatouillement du pittoresque ou de l'humour. Mais un témoin a besoin d'un état civil. Avant même de faire le point de ce que j'ai pu voir, il convient de dire avec quels yeux l'ai vu.

Écrire et enseigner l'histoire : tel est, depuis tantôt trente-quatre ans, mon métier. Il m'a amené à feuilleter beaucoup de documents d'âges divers, pour y faire, de mon mieux, le tri du vrai et du faux ; à beaucoup regarder et observer, aussi. Car j'ai toujours pensé qu'un historien a pour premier devoir, comme disait mon maître Pirenne, de s'intéresser « à la vie ». L'attention particulière que j'ai accordée, dans mes travaux, aux choses rurales a achevé de me convaincre que, sans se pencher sur le présent, il est impossible de comprendre le passé ; à l'historien des campagnes, de bons yeux pour contempler la forme des champs ne sont pas moins indispensables qu'une certaine aptitude à déchiffrer de vieux grimoires. Ce sont ces mêmes habitudes de critique, d'observation et, j'espère, d'honnêteté, que j'ai essayé d'appliquer à l'étude des tragiques événements dont je me suis trouvé un très modeste acteur.

Marc Bloch, *L'Étrange Défaite*, Gallimard, Quarto, p 523.

Questions :

1. Expliquez, y compris avec vos connaissances, comment le dessinateur rend compte, p 80 et 81, du contexte de défaite militaire.
2. Relevez les qualités que Marc Bloch veut donner à son témoignage ; expliquez-les en rappelant ses fonctions avant et pendant la guerre (doc 1). Peut-être avez-vous repéré d'autres textes dans lesquels il traite de la question du témoignage ?

II. La défaite vue par un historien, « la déposition d'un vaincu »



Document 2

Ces pages seront-elles jamais publiées ? Je ne sais. Il est probable, en tout cas, que, de longtemps, elles ne pourront être connues, sinon sous le manteau, en dehors de mon entourage immédiat. Je me suis cependant décidé à les écrire. L'effort sera rude : combien il me semblerait plus commode de céder aux conseils de la fatigue et du découragement !

Marc Bloch, *L'Étrange Défaite*, Gallimard Quarto, p 523

Document 3

Nous venons de subir une incroyable défaite. A qui la faute ? Au régime parlementaire, à la troupe, aux Anglais, à la cinquième colonne, répondent nos généraux. A tout le monde, en somme, sauf à eux. [...]

Un chef est responsable de tout ce qui se fait sous ses ordres. Peu importe qu'il n'ait pas eu lui-même l'initiative de chaque décision, qu'il n'ait pas connu chaque action. Parce qu'il est le chef et a accepté de l'être, il lui appartient de prendre à son compte, dans le mal comme dans le bien, les résultats. [...]

Quoi que l'on pense des causes profondes du désastre, la cause directe — qui demandera elle-même à être expliquée — fut l'incapacité du commandement. Je crains bien que ce propos, par sa brutalité, ne choque, chez beaucoup, des préjugés puissamment enracinés. Notre presse, presque tout entière, et tout ce qu'il y a, dans notre littérature, de foncièrement académique, ont répandu dans notre opinion le culte du convenu. Un général est, par nature, un grand général ; et lorsqu'il a mené son armée à la débâcle, il arrive qu'on le récompense par un cordon de la Légion d'honneur. Ainsi s' imagine-t-on, sans doute, entretenir, par un voile pudiquement jeté sur les pires erreurs, la confiance de la nation ; alors qu'en réalité on ne fait que semer, parmi les exécutants, un dangereux agacement. Mais il y a plus, et peut-être, plus respectable.

Une singulière loi historique semble régler les rapports des États avec leurs chefs militaires. Victorieux, ceux-ci sont presque toujours tenus à l'écart du pouvoir ; vaincus, ils le reçoivent des mains du pays qu'ils n'ont pas su faire triompher.

Marc Bloch, *L'Étrange Défaite*, Gallimard Quarto, p 543-544

Document 4

J'ai demandé à nos adversaires de mettre fin aux hostilités. Le Gouvernement a désigné mercredi les plénipotentiaires chargés de recueillir leurs conditions. J'ai pris cette décision, dure au cœur d'un soldat parce que la situation militaire l'imposait. Nous espérions résister sur la ligne de la Somme et de l'Aisne. Le Général Weygand¹ avait regroupé nos forces. Son nom seul présageait la victoire. Pourtant la ligne a cédé et la pression ennemie a contraint nos troupes à la retraite. Dès le 13 juin, la demande d'armistice était inévitable. Cet échec vous a surpris. Vous souvenant de 1914 et de 1918, vous en cherchez les raisons. Je vais vous les dire. [...] L'infériorité de notre matériel a été plus grande encore que celle de nos effectifs. L'aviation française a livré à un contre six ses combats. Moins forts qu'il y a vingt-deux ans, nous avons aussi moins d'amis. Trop peu d'enfants, trop peu d'armes, trop peu d'alliés, voilà les causes de notre défaite. Le peuple français ne conteste pas ses échecs. Tous les peuples ont connu tour à tour des succès et des revers. C'est par la manière dont ils réagissent qu'ils se montrent faibles ou grands. Nous tirerons la leçon des batailles perdues. Depuis la victoire, l'esprit de jouissance l'a emporté sur l'esprit de sacrifice. On a revendiqué plus qu'on a servi. On a voulu épargner l'effort ; on rencontre aujourd'hui le malheur.

Philippe Pétain, discours radiodiffusé, 20 juin 1940 ; il est depuis le 16 juin chef du gouvernement.

¹ Weygand est commandant en chef de l'armée française ; partisan de l'armistice, il devient le 17 juin ministre de la Guerre.

Questions :

3. Dans les docs 2 et 3, quels termes et quelles informations rendent compte de la situation militaire, mais aussi de la situation politique et morale en juin-juillet 1940 ?

4. Comparez les deux analyses de la défaite, docs 3 et 4 ; qu'est-ce qui différencie principalement celle de Marc Bloch de celle de Philippe Pétain.

III. « Examen de conscience d'un Français » et engagement



Document 5

Il est sûr, en tout cas, qu'à nos dirigeants et, sans doute, à nos classes dirigeantes, quelque chose a manqué de l'implacable héroïsme de la patrie en danger. A dire vrai, ce mot de classes dirigeantes ne va pas sans équivoque.

Dans la France de 1939, la haute bourgeoisie se plaignait volontiers d'avoir perdu tout pouvoir. Elle exagérait beaucoup. Appuyé sur la finance et la presse, le régime des « notables » n'était pas si « fini » que cela. Mais il est certain que les maîtres d'antan avaient cessé de détenir le monopole des leviers de commande. A côté d'eux, sinon les salariés en masse, du moins les chefs des principaux syndicats comptaient parmi les puissances de la République. On l'avait bien vu, en 1938, par l'usage qu'un ministre¹, munichois² entre les munichois, sut faire de leur truchement pour répandre dans l'opinion un esprit de panique, favorable à ses propres faiblesses. Or, les défaillances du syndicalisme ouvrier n'ont pas été, dans cette guerre-ci, plus niables que celles des états-majors. [...]

Les foules syndicalisées n'ont pas su se pénétrer de l'idée que, pour elles, rien ne comptait plus devant la nécessité d'amener, le plus rapidement et complètement possible, avec la victoire de la patrie, la défaite du nazisme et de tout ce que ses imitateurs, s'il triomphait, devaient, nécessairement, lui emprunter. On ne leur avait pas appris, comme ç'eût été le devoir de véritables chefs, à voir plus loin, plus haut et plus large que les soucis du pain quotidien, par où peut être compromis le pain même du lendemain. L'heure du châtiment a aujourd'hui sonné. Rarement incompréhension aura été plus durement punie.

Marc Bloch, *L'Étrange Défaite*, Gallimard Quarto, p 623

¹ Il s'agit vraisemblablement du ministre des Affaires Étrangères Georges Bonnet. ² Adjectif très péjoratif qui désigne les partisans des accords de Munich, qui ont abandonné la Tchécoslovaquie à Hitler sous prétexte de préserver la paix à tout prix.

Nous nous trouvons aujourd'hui dans cette situation affreuse que le sort de la France a cessé de dépendre des Français. Depuis que les armes, que nous ne tenions pas d'une poigne assez solide, nous sont tombées des mains, l'avenir de notre pays et de notre civilisation fait l'enjeu d'une lutte où, pour la plupart, nous ne sommes plus que des spectateurs un peu humiliés. Qu'advient-il de nous si, par mal aventure, la Grande-Bretagne doit être, à son tour, vaincue ? Notre redressement national en sera, à coup sûr, longuement retardé. Retardé seulement, j'en ai la conviction. Les ressorts profonds de notre peuple sont intacts et prêts à rebondir. Ceux du nazisme, par contre, ne sauraient supporter toujours la tension croissante, jusqu'à l'infini, que les maîtres présents de l'Allemagne prétendent leur imposer. [...]

Je ne sais quand l'heure sonnera où, grâce à nos Alliés, nous pourrons reprendre en main nos propres destinées. Verrons-nous alors des fractions du territoire se libérer les unes après les autres ? Se former, vague après vague, des armées de volontaires, empressées à suivre le nouvel appel de la Patrie en danger ? Un gouvernement autonome poindra quelque part, puis faire tache d'huile ? Ou bien un élan total nous soulèvera-t-il soudain ? Un vieil historien roule ces images dans sa tête. Entre elles, sa pauvre science ne lui permet pas de choisir. Je le dis franchement : je souhaite, en tout cas, que nous ayons encore du sang à verser : même si cela doit être celui d'êtres qui me sont chers (je ne parle pas du mien, auquel je n'attache pas tant de prix). Car il n'est pas de salut sans une part de sacrifice ; ni de liberté nationale qui puisse être pleine, si on n'a travaillé à la conquérir soi-même.

Marc Bloch, *L'Étrange Défaite*, Gallimard Quarto, p 651-652

Questions

5. A la lecture de ces deux extraits (docs 5 et 6) pourquoi selon vous Marc Bloch a-t-il intitulé le chapitre « examen de conscience » ? Qu'est ce qui en fait aussi l'œuvre d'un citoyen engagé (voir les pages 1-10 et 84-88 de la BD sur la résistance) ?

Catherine Pidutti, professeure d'histoire, lycée Louis le Grand, membre de l'APHG.

Correction des questions :

1. Il montre l'ampleur des destructions, le désarroi des soldats, l'exode des civils, la retraite de Dunkerque (Marc Bloch lui-même échappe à la captivité en s'embarquant sur le Royal Daffodil).

2. Correction : C'est un témoignage fiable car de « première main », l'auteur est identifié (il se présente) et situé (« il convient de dire avec quels yeux j'ai vu ») : il rappelle qu'il est soldat, plus précisément il est capitaine affecté dans le Nord de la France au moment de la campagne de France et de la débâcle ; Marc Bloch, qui a fait la Première Guerre mondiale, s'est porté volontaire lors de la mobilisation de 1939.

Le témoignage doit de « bonne foi » ; Bloch invoque son expérience du « tri entre le vrai et le faux » : l'historien travaille à partir de sources, d'archives ; il a des « habitudes de critique » qui permettent l'évaluation de la crédibilité des documents : l'identification des auteurs, des contextes, des destinataires, des usages, et les comparaisons.... On peut ajouter qu'il a aussi encouragé la méthode régressive qui fait de lui un « observateur » du présent à la recherche minutieuse des traces du passé.

Enfin c'est un « procès-verbal » de son expérience, non une collection d'anecdotes « des petites aventures personnelles d'un soldat » ; l'histoire pour Marc Bloch a un intérêt social, politique, elle est « la science des hommes dans le temps » (Apologie pour l'Histoire).

Dans la BD (pages 40-41), il est aussi rappelé que ces analyses ont nourri les « Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre » en 1921, son discours aux lycéens d'Amiens en 1914 (chronologie p 103) et bien sûr Apologie pour l'histoire.

3. Marc Bloch utilise des termes très forts pour parler de la défaite : « incroyable défaite », « désastre », « débâcle » ; il évoque la prise du pouvoir par les militaires, « vaincus ils le reçoivent des mains du pays », allusion au pouvoir pris par le maréchal Pétain devenu président du Conseil le 17 juin, qui fait le choix de l'armistice le 17 juin 1940. Un mois plus tard, le 10 juillet 1940, il reçoit les pleins pouvoirs constituant par un vote des parlementaires. C'est le début de la dictature, les libertés sont suspendues (« ces pages ne pourront être connues, sinon sous le manteau »). La BD rappelle que le manuscrit a été confié en mars 1941 à des amis (voir les pages 19-21), Marc Bloch frappé par le statut des Juifs, spolié de sa bibliothèque, craignant de le voir saisi ; puis ce manuscrit est caché dans un jardin à Clermont Ferrand.

4. Marc Bloch évoque la hiérarchie militaire, ses choix stratégiques comme « cause directe » indiscutable de la défaite ; combattant de 1914-1918, officier, il a vu au plus près les dysfonctionnements et l'inadaptation du commandement de l'armée française, dont il fait un état détaillé dans son témoignage ; pour autant il évoque aussi des « causes profondes », l'état des esprits, la formation de l'opinion publique dans les années 1930.

Au contraire Philippe Pétain devenu président du Conseil, rend hommage appuyé au général Weygand partisan comme lui de l'armistice, et aux militaires ; il incrimine les choix politiques (le manque d'armement, le manque d'alliés, mais aussi plus généralement la politique du Front populaire), et la société française.

5. L'expression « examen de conscience » renvoie à la recherche sans complaisances des fautes commises ; il analyse dans ce chapitre les causes profondes de la défaite, les faiblesses, les erreurs, et leurs responsables. Il dénonce les élites politiques, économiques et sociales, leur absence de mobilisation face au danger ; en particulier il condamne l'esprit de Munich, c'est à dire les politiques d'apaisement face au nazisme au moment de la conférence de 1938 qui a vu la France et le Royaume uni abandonner la Tchécoslovaquie à Hitler ; il met en cause le pacifisme intransigeant largement diffusé dans l'opinion par les élites et la presse.

On observe qu'il n'hésite pas à prendre position, à citer des acteurs particuliers, même si l'identification de G. Bonnet est devenue plus difficile aujourd'hui.

Citoyen engagé, il parle aussi de l'avenir (domaine qui n'est pas celui de l'historien), des moyens de la libération et du rôle que doivent y prendre les « volontaires » prêts à se sacrifier autour d'un « gouvernement autonome ». C'est, en 1940 quand est rédigé ce texte, une anticipation visionnaire de l'importance que vont prendre les résistants et la France Libre. Lui-même s'engage dans le mouvement Franc-tireur à Lyon en 1943.